

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. VII.

No. 13.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrees ou par bons sur la poste.

JEUDI, 30 MARS 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

## SOMMAIRE

Revue Européenne.—Nos Gravures : Le temple des singes à Bénarès ; Le tigre-royal du Bengale.—Académie commerciale catholique de Montréal.—Notre prime.—Correspondance.—Vingt mille lieues sous les mers (suite). — Sur un glaçon. — Poésie : Obseques.—Pièces tirées du dépôt de la guerre à Paris.—Plaisanteries.—Le pont Royal-Albert.—Le Parlement Fédéral.—Notes locales.—Manitoba.—Nouvelles générales : Canada, États-Unis, Europe.—Par-ci par-là.—Poésie : Épître, à mon ami A. Gingras, vicaire à...—Le Brandon de Discorde, ou le Massacre de Lachine (suite).—Conseils d'hygiène pratique.—Economie domestique.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Le tigre royal du Bengale; Visite du Prince de Galles au temple des singes à Bénarès.

## REVUE EUROPEENNE

Depuis notre dernière revue, quatre faits importants remplissent les journaux l'Europe : l'ouverture du parlement à Londres, la formation du nouveau ministère en France et la réunion du Sénat et de la nouvelle Assemblée législative; enfin, la cessation de la guerre civile en Espagne.

La reine, ouvrant elle-même le parlement, a eu la satisfaction d'annoncer l'achat des droits du Khédive sur le canal de Suez, le voyage du prince de Galles dans l'Inde, et l'éclat qu'elle entend donner à la domination anglaise dans ces contrées, en prenant le titre d'Impératrice de l'Inde. Dès les premiers jours de la session, M. Gladstone est venu donner un de ces exemples de modération et de patriotisme qui ne sont pas rares en Angleterre, en approuvant la conduite du gouvernement dans ses relations extérieures. Il a exprimé en même temps plus que des doutes sur la possibilité de maintenir longtemps encore le *statu quo* à Constantinople aussi bien qu'en Egypte.

En France, la formation du ministère Dufaure, le sixième depuis la chute du second empire, détruit pour le moment les espérances des partis monarchiques. Ce ministère se compose de la partie la plus libérale du ministère Buffet et d'hommes plus libéraux encore; il est tout pris dans le centre-gauche. Une portion considérable du centre-droit se ralliera, dit-on, au centre-gauche, et une partie de la gauche, M. Gambetta y compris, serait, dans ce moment, plus favorable qu'hostile au nouveau cabinet. L'entente entre le bruyant tribun et M. Thiers est, dit-on, complète; et ce dernier passe pour être l'inspirateur de M. Léon Say. M. Wallon, tout en restant dans le cabinet a cédé le ministère de l'Instruction publique à M. Waddington, et ce dernier étant protestant, on a réuni le ministère des cultes, à celui de la justice. M. de Cazes fait encore partie de ce gouvernement; il paraît en train de devenir inamovible.

Les monarchistes lui reprochent vivement d'avoir favorisé le parti Alphonse contre Don Carlos, et d'être la cause de l'insuccès de ce dernier. Enveloppé de tous côtés, le prétendant a dû se retirer, et l'Espagne va être encore pour quelque temps sans guerre civile, ce qui dans son histoire est plutôt l'exception que la règle. Mais il n'est pas impossible que le nouveau souverain ne soit, d'ici à quelques années, chassé par une révolution comme Pont été la reine Isabelle et le roi Amédée. Alors, quand la république aura encore fait son temps, peut-être Don Carlos monterait-il sur le trône. Ce sera bien son tour!

Pour ce qui est de la république française, qui a déjà duré plus longtemps qu'on ne s'y attendait, si elle veut voir au

moins la fin du septennat, il lui faudra pour y arriver toute autre chose que des discours comme ceux que M. Gambetta, et ses amis surtout, ont prononcés pendant la lutte électorale. La violence de leurs attaques contre les catholiques contraste mal avec la modération que le chef simule quelquefois.

Tandis que l'on reproche sans cesse aux catholiques d'identifier la religion avec la monarchie, on semble faire de son mieux pour identifier davantage avec l'irréligion la république qui, en France, ne l'était déjà que trop. Fatigués des luttes dynastiques, beaucoup d'hommes raisonnables et modérés semblaient assez portés à faire l'essai sérieux de la république, si elle pouvait se montrer compatible avec l'ordre et la véritable liberté. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, quelques-unes des délimitations de la première Assemblée faisaient concevoir de grandes espérances à cet égard. Mais déjà l'on est en train de reprendre sérieusement les traditions de 93, comme s'il ne s'était rien passé depuis; ce n'est certainement pas aux seuls Bourbons que l'on peut reprocher de n'avoir rien oublié et rien appris.

Il est naturel qu'au milieu des craintes inspirées par les tendances de la nouvelle Chambre, tous les yeux se reportent vers le maréchal MacMahon et que l'on espère de lui non pas un coup d'état, mais une direction favorable aux idées de modération qui l'ont porté à la présidence. Parler ainsi, dit-on, c'est en revenir au gouvernement personnel; le président doit régner et non pas gouverner. Sans doute que la constitution qui régit la France, si constitution il y a, n'est pas très-bien définie; que les fonctions de la présidence ont été confiées au maréchal par l'Assemblée législative et non point par une élection directe; qu'enfin le septennat, institution tellement provisoire que la république même n'est garantie que pour cette période de temps, fait au chef de l'état une position qui ne ressemble à rien de ce que l'on connaît. Cependant c'est aller un peu loin que d'assimiler la présidence à une royauté constitutionnelle. Un président dans n'importe quelle république, par cela même qu'il a été élu n'importe comment, par le fait encore de sa rééligibilité, doit avoir une certaine responsabilité, doit gouverner dans une certaine mesure. Si donc, d'un côté, on a trop permis à M. Thiers, qui posait plutôt pour un premier ministre que pour un président, qui prenait part aux délibérations de l'Assemblée et lui mettait si souvent le marché à la main, on passerait à l'excess contraire en refusant au maréchal MacMahon toute initiative, en voulant lui interdire toute expression d'opinion ou de sympathie. Un président de république tout à fait irresponsable courrait grande chance de devenir inamovible, et une république avec un président inamovible et irresponsable ressemblerait autant à une monarchie que le *purgatoire éternel* qu'un Irlandais souhaitait un jour à un de ses amis, aurait ressemblé à l'enfer. Telle est pourtant la décision qui paraît avoir été prise par le plus républicain des ministères, sans doute avec l'assentiment du président. Une dépêche annonce en effet que ce dernier a abandonné le titre de *président du conseil*, qui sera porté par le premier ministre, au lieu de celui de vice-président, et cela, ajoute-t-on, pour que les *ministres soient seuls responsables*. Ainsi après avoir chassé

deux rois constitutionnels, au lieu de s'en prendre uniquement à leurs ministres, on veut un président de république *qui règne et ne gouverne pas!* Peuple étrange, qui n'est jamais content de ce qu'il a, pour qui tout est toujours à recommencer!

Et tandis que l'on s'épuise dans ces stériles débats; tandis qu'on ébranle tout ce qui pouvait donner quelque gage de sécurité, rendre quelque prestige au gouvernement, les autres puissances spéculent sur la faiblesse de la France, et se réjouissent de la voir pas plus avancée qu'elle ne l'était en 89, dans l'art de se gouverner elle-même! Faut-il s'étonner si tant de bons esprits se mettent à regretter la monarchie, et s'ils se défont des éloges que la presse étrangère prodigue à la république!

Il faut, dit un correspondant de la *Revue Britannique*, il faut que les journaux républicains soient cuirassés d'une naïveté à toute épreuve pour prendre au sérieux les éloges de la sacrosainte république que contenaient récemment le *Golos* (journal russe). Ce qui est certain, c'est que depuis que la France a cessé de compter parmi les monarchies traditionnelles de l'Europe, elle a cessé d'y exercer une influence régulière et profitable pour elle. Tantôt on la redoute trop, et tantôt on ne la redoute pas assez, ce qui est également périlleux. Le césarisme concentre trop les forces nationales, et la république les divise trop; et il est tout naturel qu'entre ces deux excès, l'étranger favorise celui qui ne lui inspire aucune crainte. Mais ce n'est pas une recommandation pour nous, ni un brevet de vitalité pour la république, tant s'en faut, car d'ici à quelques années, elle va nous exposer à une série d'humiliations extérieures qu'elle aura bien de la peine à se faire pardonner plus tard; et parmi les plus dures à digérer figurera certainement en première ligne l'obligation très-prochaine, selon toute apparence, de faire l'abandon de nos créances sur la Turquie. Après avoir fait l'éloge de la forme républicaine comme de celle qui la gêne le moins dans les circonstances présentes, le *Golos* nous laisse entendre très-clairement que s'il nous prenait en ce moment la moindre velléité de nous jeter sur la Prusse, la Russie nous laisserait égarer avec ce sérieux sang-froid dont elle ne s'est jamais départie dans la dernière guerre. Or, à quel propos cet avis donné à la plus ultra-pacifique de toutes les républiques connues, s'il ne se trouvait quelque chose qui, malgré tout notre amour le plus immodéré de la paix, pourrait nous fouetter le sang au point de provoquer certaines démanches belliqueuses de notre part? Car, après son repos qu'y a-t-il de plus cher à un bon républicain que son argent? Comme l'on sait bien à Berlin et à Petersbourg que cette atonie ne sera point éternelle, et que d'ailleurs, les charges militaires que s'impose l'Allemagne n'étant plus motivées par notre attitude, doivent avoir un autre objectif, je suis de ceux qui s'attendent à un dénouement brusque et prochain de la question orientale.

On voit que ce correspondant s'accorde assez avec M. Gladstone au sujet du sultan et du Khédive: on ne parviendra pas à arranger leurs affaires quoiqu'on fasse, et la débâcle est imminente. Si nous ne partageons point les illusions de l'écrivain, et si nous sommes loin de croire que la monarchie plus que l'empire ou la république fût, d'ici à longtemps, en état de replacer la France dans la position quelle occupait il y a une dizaine d'années, il est clair cependant que, monarchie ou république, rien ne saurait lui être plus funeste, rien ne saurait retarder davantage le moment de sa revanche ou même celui où elle cessera d'être à la merci des autres puissances, que toutes ces vaines agitations, que toutes les dangereuses déclamations des *affreux rhéteurs* que l'on a si justement stigmatisés. Dans ce sens, les préliminaires du vote du 20 février ont été plus regrettables que le vote lui-même.

M. Auguste Boucher nous faisait dernièrement dans le *Correspondant*, un tableau qui peint tous les dangers de la situation.

Le dernier programme, disait-il, celui qu'on étale dans les clubs électoraux, celui sur lequel il faut jurer et que les électeurs du 9<sup>e</sup> arrondissement portent comme une sorte d'interrogatoire à M. Thiers lui-même, c'est le programme déployé par M. Laurent Pichat devant les délégués radicaux de la Seine. Et encore ce programme qui, sous des mots nouveaux, énonce les vœux révolutionnaires émis jadis par M. Gambetta et M. Naquet, n'a-t-il pour nos agitateurs et nos utopistes que la fade douceur d'une sorte de pastorale: c'est un *minimum*, disent-ils avec un dédain qui feint d'être de la modération!

Pour connaître leurs vrais desseins, leurs rêves et leurs fureurs, il faut aller dans ces réunions publiques où MM. Spuller, Cantagrel, Floquet, Castagnary, Clémenceau, Magnier et autres réclament "l'immédiatisme et totale;" où les plus sottes chimères sont les plus acclamées pourvu qu'elles promettent quelque chose qui dépasse la mesure du connu et la borne du présent; où mille folies plus dangereuses que la sienne, disputent la tribune à la folie de M. Gagne; où le burlesque et la fièvre éclatent dans un même tumulte; où dès qu'a retenti le nom de M. Thiers, on hurle: "A bas l'assassin des insurgés! Le sang de Paris l'étouffera!" où le citoyen Ivry, aux applaudissements de l'auditoire, souhaite et propose "l'extirpation de toutes les vicissitudes humaines;" où plus qu'aucune haine, soit sociale, soit politique, sévit une haine de la religion et de tout ce qui est religieux aussi ignorante et déclamatoire que cynique et violente; où se renouvellent, comme si, dans Paris, l'expérience ne servait de rien à la foule, toutes les extravagances de 1793, de 1848 et de 1871? On voit se remuer là le bas-fonds du radicalisme. On y découvre dans leur sauvage naïveté toutes les ambitions de ces démocrates, celles des dupeurs et celles des crédules. On y aperçoit clairement dans les rapports du démagogue et de la multitude ce que c'est que la servitude de la popularité. On peut passer et hauser les épaules; on peut se dire que ce qui se répand là, c'est la lie de la liberté, plaindre les pauvres gens qui s'en abreuvent jusqu'à l'ivresse, et mépriser les histrions qui, pour leur plaisir, s'en barbouillent en simulant l'ivresse aussi. Mais quand on se souvient que ces mêmes foyers et ces mêmes furies ont à leurs heures gouverné Paris et prétendu régner sur la France; quand on se rappelle tout ce que peut faire dans notre pays la violence des uns, et tout ce que peut laisser faire la timidité des autres, il faut bien joindre à la pitié ou au mépris l'effroi salutaire qui combat; il faut bien se garder de rire d'un péril qui, notre histoire en témoigne, a plusieurs fois surpris la société au moment où elle s'en amusait avec la plus superbe insouciance; il faut se demander ce que deviendrait notre pays si les tribuns de ces clubs, si les courtisans asservis à cette plèbe devenaient les maîtres du pouvoir.

Il n'y a point, du reste, que les écrivains catholiques qui malmènent ainsi cette plèbe dont il y a tant à craindre; voici M. Taine, l'émule de Renan, qui, dans ses "*Origines de la France contemporaine*," jette au suffrage universel ce sarcasme contre lequel, il est vrai, un autre littérateur libre-penseur des derniers jours de l'empire, M. Edmond About, s'est empressé de protester:

Dix millions d'ignorances, dit M. Taine, ne font pas un savoir. Un peuple consulté peut à la rigueur dire la forme de gouvernement qui lui plaît, mais non celle dont il a besoin; il ne le saura qu'à l'usage... Or, à l'épreuve, nous n'avons jamais été contents de notre constitution politique: treize fois en quatre-vingts ans nous l'avons démolie pour la refaire et nous avons eu beau la refaire, nous n'avons pas encore trouvé celle qui nous convient.

D'après les dernières dépêches, le nouveau ministère vient de publier son programme, dont le détail ne nous est pas encore donné. L'ouverture des chambres s'est faite sans bruit et même sans éclat, ce qui était très-sage dans les circonstances. Le duc d'Audiffret-Pasquier a été élu pré-

sident du sénat, et M. Grévy, président de la chambre des députés.

Les deux questions qui préoccupent le plus vivement les esprits sont celles de l'annistie pour les condamnés de la Commune, et celle de la loi de l'enseignement supérieur. On ne rapporterait pas cette loi comme le veulent les intransigeants ; on se contenterait de la modifier.

L'épiscopat français a bien fait de se hâter d'organiser ses universités, qui, ayant déjà à leur tête un grand nombre d'hommes éminents dans les sciences et dans les lettres, se feront respecter quand-même. Parmi ces hommes se trouve M. Auguste Nisard, qui publiait l'année dernière, dans le Correspondant, une admirable série d'articles sur le latin de l'imitation de Jésus-Christ, articles qui ont été en partie reproduits par notre Journal de l'Instruction Publique (1).

M. Nisard a été nommé doyen de la Faculté des lettres de l'Université catholique de Paris. Il est né en 1805 et est l'aîné de Charles Nisard, auteur d'un grand nombre de curieux ouvrages, et de Désiré Nisard, sénateur sous l'empire, directeur de l'école normale, supérieure, et l'un des quarante.

Il vient de se faire encore une brèche parmi les immortels. M. De Carné, qui remplaça M. Biot en 1863, est mort à l'âge de 72 ans. Son élection fit alors beaucoup de bruit, il avait pour concurrent M. Littré, qui, on le sait, força depuis les portes de ce sanctuaire littéraire, ce qui provoqua la démission de Mgr. Dupanloup, démission qui ne pouvait être et ne fut pas acceptée. Homme politique, publiciste et littérateur, M. de Carné était connu par de nombreux ouvrages et surtout par une collaboration très-assidue à un grand nombre de revues et de journaux.

Le journalisme français vient aussi de perdre son doyen, M. de Laurentie, directeur de l'Union, journal catholique et légitimiste. M. de Laurentie était né le 21 janvier 1793, le jour même de l'exécution de Louis XVI. Il a publié un grand nombre d'ouvrages historiques et politiques. Indébranlable dans ses convictions religieuses et politiques, il sut se concilier l'estime et même l'amitié de ses adversaires, et les journaux de tous les partis font son éloge, ce qui est remarquable dans un temps où le précepte, nil de mortuis nisi bonum, semble avoir perdu beaucoup de son autorité. La nécrologie littéraire s'est aussi occupée dernièrement de l'abbé Cazalès, dont la carrière a été bien étrange et qui avait un caractère aimable et singulier, que M. Louis Veillot a peint d'une manière charmante dans l'article qu'il lui a consacré. D'une abnégation et d'une insouciance sans pareilles pour tout ce qui le concernait, ce digne homme était tout de feu pour les intérêts des autres. Rare avis dans notre siècle !

Né en 1804, et fils de Jacques de Cazalès, membre de la première constituante, Edmond de Cazalès abandonna, en 1829, les fonctions de juge-auditeur à Provins pour se consacrer à l'étude des questions religieuses ; il écrivit dans plusieurs revues. En 1825, il était professeur à l'université de Louvain. Deux ans plus tard, il embrassait l'état ecclésiastique et fut successivement directeur des séminaires de Nîmes et de Montauban ; il fut aussi vicaire général dans ce dernier endroit. En 1848, il fut élu représentant du peuple et fut réélu à l'Assemblée législative. C'est lui qui a fait connaître en France les ouvrages de la Sœur Emmerich ; il a traduit de l'allemand de Clément Brentano : La douloureuse Passion et la Vie de la Ste. Vierge. Quelques phrases extraites de la préface de ce premier ouvrage feront voir le caractère franc et sans détours de l'abbé Cazalès :

Certes, nous croyons, dit-il, à la bonne foi parfaite de M. Clément Brentano, parce que nous le connaissons et que nous l'aimons. D'ailleurs, sa piété exemplaire, sa vie séparée du monde où il ne tiendrait qu'à lui d'être entouré d'hommes, sont une garantie pour tout esprit impartial. Tel poème qu'il pourrait publier, s'il le voulait, le placerait définitivement à la tête des poètes de l'Allemagne, tandis que la position de secrétaire d'une pauvre visionnaire ne lui a guère

(1) M. Auguste Nisard publie maintenant dans la même revue une autre série d'articles, non moins remarquables : " Anciens et nouveaux serviteurs."

valu que des railleries. Nous n'entendons point affirmer néanmoins qu'en mettant aux entretiens de la sœur Emmerich l'ordre et la suite qui n'y étaient pas, qu'en y ajoutant son style, il n'ait pu, comme à son insu, arranger, expliquer, embellir. Il n'y avait rien là qui altérât le fond du récit original ; rien qui inculpat la sincérité de la religieuse ni celle de l'écrivain.

Les révélations de la Sœur Emmerich prennent un nouvel intérêt au moment de la mort—imminente d'après les dernières nouvelles—de la célèbre extatique et stigmatisée Louise Lateau, dont l'existence si extraordinaire est le sujet d'une vive polémique religieuse et scientifique en Belgique et en France.

Les faits de cette nature se multiplient d'une manière toute providentielle dans notre époque, où la société menace d'être envahie par le matérialisme et bouleversée par les convulsions politiques. P. C. Québec, 20 mars 1876.

NOS GRAVURES

Le Temple des Singes à Bénarès.

La visite du Prince de Galles à Bénarès nous donne l'occasion d'offrir à nos lecteurs la vue intérieure d'un des temples les plus bizarres de la ville sainte. Il s'agit du sanctuaire de la déesse Durga, surnommé par les Européens le temple des singes. Ce temple, soutenu par des colonnes d'une très-belle architecture, est, en effet, spécialement destiné au culte du dieu-singe. Plus de six cents quadrumanes sont élevés dans ce palais et les Hindous leur prodiguent les plus grands égards et une nourriture qu'ils se refusent à eux-mêmes. Le prince de Galles a visité ce sanctuaire situé dans un des faubourgs de Bénarès. C'est un spectacle très curieux que celui de cette population grimaçante accourant au-devant des étrangers en exécutant mille gambades et cabrioles. Ces singes sont très-bien apprivoisés et viennent prendre leur nourriture dans les mains des visiteurs qui ne manquent jamais d'apporter des fruits ou des sucreries. Cependant, bien qu'ils soient sacrés, la paix ne règne pas toujours parmi eux et les plus forts prennent souvent la part du lion. Les Brahmines sont chargés de la surveillance de ces quadrumanes ; toutefois ils sont élevés dans la plus grande liberté et peuvent sortir du temple. Les routes voisines en sont couvertes, les jardins infestés, et, comme ils sont assez enclins à la méchanceté, ils ne se gênent pas, de temps à autre, pour lapider les passants ou les dépouiller de leur turban. Mais on se garderait bien de les molester par crainte de la vengeance populaire non moins que de la colère divine. On sait à quel point les Hindous respectent la vie animale, même chez les êtres les plus malfaisants ; ils vénèrent particulièrement les singes qui, d'après leurs légendes, ont vaillamment combattu avec eux dans la guerre de Ceylan. Nul n'ose s'opposer à leurs rapines, car dans le corps d'un singe il y a toujours, selon les Brahmines, l'âme d'un parent ou d'un ami.

Le Tigre Royal du Bengale.

Ce superbe animal, le roi des forêts asiatiques, se plaît dans les fourrés des provinces au nord-ouest de l'Inde. Notre gravure le représente chez lui, se reposant après la chasse. On voit, gisant sur le sol en arrière de sa majesté, la proie qu'il a terrassée. Quand il est pressé par la faim, le tigre sort de sa sombre retraite, et ravage les alentours. Homme ou bête fauve, boeuf ou brebis, tout lui est égal. On ne se fait pas d'idée du nombre de vies humaines que ravit le tigre tous les ans.

En 1869, une seule tigresse tua 127 personnes, et se rendit maîtresse du chemin public pendant plusieurs semaines. Ailleurs, treize villages furent abandonnés, et une superficie de 250 milles carrés enlevés à la culture, par suite de la destruction opérée par une seule tigresse. D'après les rapports du gouvernement anglais, dans les six années qui ont précédé 1867, 4218 vies furent perdues par les attaques du tigre.

Le tigre n'est qu'un immense chat. La férocité et la soif de sang atteignent leur plus haut degré dans cet animal, qui se

plaît à tourmenter sa proie, tout comme un chat joue avec une souris.

On le verra gambader autour d'un buffle, jouissant de la terreur qu'il lui inspire ; et quand ce dernier, poussé au désespoir, se précipite sur son ennemi pour le percer de ses cornes, le tigre d'un bond léger saute par-dessus le buffle, et recommence de l'autre côté ses gambades. Enfin, comme si l'exercice lui avait aiguisé l'appétit, il s'élançait sur sa proie, lui brise le crâne d'un coup de sa patte redoutable, et commence son repas sanglant. Le tigre n'a pas naturellement le goût de la chair humaine, mais il l'acquiert facilement. D'abord il semble partager la crainte que ressentent tous les animaux en présence de l'homme. Mais s'il est attaqué, et surtout si une tigresse veut protéger ses petits d'une attaque réelle ou imaginaire, la peur disparaît et fait place à une fureur que le sang humain seul assouvirait. Quand un tigre a une fois vaincu et dévoré un homme, il cherche querelle à toute sa race, et lui fait une guerre acharnée. Un chasseur de tigre est le bienvenu aux Indes ; car les naturels du pays ne tuent jamais le tigre, le considérant comme un être sacré. Et quoique les chasseurs européens ont ordinairement du succès dans leurs expéditions contre le tigre, plusieurs tous les ans paient de leur vie le plaisir et l'excitation de cette chasse royale. G. E. D.

ACADÉMIE COMMERCIALE CATHOLIQUE DE MONTRÉAL

Les directeurs de cette belle institution, qui donne une si excellente éducation pratique à plusieurs centaines de jeunes gens, ont favorisé les parents des élèves, le 21, et le public le 23 mars, en les conviant à une séance dramatique et musicale. Les élèves ont fait preuve des soins et de la bonne méthode que leurs professeurs apportent à l'enseignement. Leur diction en général est distincte, même élégante, et quelques-uns s'élèvent à la hauteur de l'éloquence dramatique.

La pièce qu'ils ont jouée : " Le Double Triomphe," est écrite en anglais. La paternité en revient au Rév. A. J. O'Reilly, D.D. C'est une pièce très-difficile pour des enfants, et cependant les acteurs s'en sont très-bien tirés. Les rôles étaient répartis comme suit :

- Placidus, Général Romain... Georges Desbarats
- Imogen, { Fils de Placidus } Wm. Desbarats
- Farfax, { Ed. Desbarats
- Rufus, Capitaine des gardes... Peter McCaffrey
- Félix, Pape... James Monk
- Adrias, Diacre... Daniel Kearns
- Trajan, Empereur... John Ostell
- Adrian, Empereur... Thomas Mikell
- Calphurnius, Grand Prêtre du Capitole... Francis Bruskey
- Proculus, Gouverneur des Gaules... F. P. Hackett
- Epicurus, Directeur des bains... James Tansey
- Sintulus, Tribun militaire... Henry Waddell
- Metellus, Père de Placidus... James McCarthy
- Sylvius, un esclave... Alexander Boyd
- Courrier... James McCarthy
- Messenger... Alexander Boyd
- Gardes, Soldats, Licteurs, &c.

Il est impossible de signaler le mérite, quand tous s'acquittent bien de leurs rôles. Chaque personnage était nécessaire à l'action complète et chaque élève prononçait sa partie comme si de lui seul eut dépendu le succès de la pièce. Les costumes étaient très-complets et conformes à la tradition. Les cuirasses argentées, les casques de bronze, le manteau romain, tout y était. Les décors avaient été faits pour la circonstance par le professeur de dessin à l'Académie, M. Bouchou, et lui faisaient honneur. Le rideau d'entre-actes, représentant Jérusalem du temps de Salomon, est un véritable chef-d'œuvre. Dans le dernier tableau de la pièce, le Martyre de Placidus, les acteurs furent aussi groupés et placés par M. Bouchou, et nous n'avons jamais vu de plus beau spectacle. Dans les entr'actes, les élèves, sous la direction de M. Bouchou et de M. Saucier, exécutèrent des morceaux de musique avec grand succès, les solos de flûte des jeunes Murphy étant surtout applaudis. Avant le tableau final, M. le principal Archambault fit la distribution des diplômes à douze élèves gradués. L'auditoire qui comblait la jolie salle académique se retira reconnaissant du plaisir qu'on lui avait

procuré, et fier de l'institution qui promet tant pour l'avenir de la jeunesse canadienne. G. E. D.

NOTRE PRIME

Avant que ce journal ne paraisse, plusieurs de nos abonnés auront reçu leur Prime. A ceux qui y ont droit et ne l'ont pas encore reçue, nous disons : Patientez un peu. La distribution de ces gravures se fait avec grand soin, et si nos abonnés veulent les recevoir en bon état, ils ne devront pas se plaindre du temps que nous prenons à servir notre longue liste de bons payeurs. Nous rappelons ici les conditions : pour avoir droit à la Prime, il faut avoir payé tout arrérage, et au moins six mois de l'année courante. Les nouveaux abonnés devront avoir payé d'avance un an d'abonnement.

Maintenant, un mot de cette jolie gravure. Le titre en est : SAINTE FAMILLE, dite la PERLE de RAPHAEL ; d'après le tableau original qui est au musée royal de Madrid.

L'Enfant Jésus en est la figure centrale. Foulant d'un pied l'oreiller de son berceau, et reposant l'autre sur le genou de sa mère, il lève vers elle son doux visage, encadré de cheveux blonds et bouclés, et lui montre avec un sourire de joie son petit cousin Jean-Baptiste, qui lui apporte de beaux fruits plein son tablier. Les traits de la sainte Vierge sont d'une merveilleuse beauté, et les plis de sa robe sont disposés et travaillés avec un art infini. La divine mère retient d'une main son enfant béni, et de l'autre bras elle entoure le cou de sainte Anne, assise près d'elle. En arrière, dans la distance, on voit saint Joseph qui paraît travailler dans le jardin, car il tient une bêche à la main. Le détail de feuilles et fleurs dans le premier plan ; les édifices de Nazareth dans la distance, éclairés par les rayons obliques du soleil couchant ; les sombres rochers qui remplissent l'intervalle, sont autant d'auxiliaires qui mettent en relief les figures du magnifique groupe, dont la composition a valu à ce tableau le fier titre de la " Perle de Raphaël."

Les tons de la gravure sont doux et veloutés, et l'impression est faite sur un beau papier velin-crémé, qui fait ressortir le dessin dans ses plus petits détails. Cette Prime est digne d'être encadrée, et sera un ornement dans les maisons les plus distinguées. G. E. D.

CORRESPONDANCE

Montréal, 20 mars 1876.

M. L'ÉDITEUR,

Dans vos appréciations des monuments de Philadelphie, que vous publiez dans L'Opinion Publique du 16 mars dernier, vous parlez d'Etienne Girard, qui a doté Philadelphie du magnifique collège qui porte son nom, comme d'un excellent citoyen. Si mes informations sont exactes, je ne puis considérer comme un excellent citoyen l'homme qui ne croit pas en Dieu ; l'Etat qui a accepté ce legs avec les stipulations que lui a prescrites cet homme riche et excentrique, donne une petite idée de sa moralité.

Voici ce qu'exprime une clause de cette dotation : " Le nom de Dieu ne sera jamais prononcé dans ce collège, et il ne sera jamais permis à aucun ministre, à quelque religion qu'il appartienne, de mettre le pied dans cet établissement, pas même pour le visiter."

Je désire que mes informations soient erronées pour la mémoire de feu Etienne Girard et pour l'honneur de la République voisine.

J'ai l'honneur d'être  
Votre très-humble serviteur,  
J. W. MOUNT, M. D.

[Les remarques de notre correspondant sont parfaitement justes, et nous croyons avoir déjà entendu parler de cette condition extraordinaire imposée par Etienne Girard à sa dotation. Quand nous disions qu'il était un excellent citoyen, nous n'envisagions que ses actions extérieures, et nullement son caractère d'athée, qui ne peut être approuvé de personne.—NOTE. EDIT.]



Là, sur un lit, reposait un homme à figure énergique (p. 147, col. II.)

## VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

## CHAPITRE XXIV

LE ROYAUME DU CORAIL

Le lendemain, je me réveillai la tête singulièrement dégagée. A ma grande surprise, j'étais dans ma chambre. Mes compagnons, sans doute, avaient été réintégrés dans leur cabine, sans qu'ils s'en fussent aperçus plus que moi. Ce qui s'était passé pendant cette nuit, ils l'ignoraient comme je l'ignorais moi-même, et pour dévoiler ce mystère, je ne comptais que sur les hasards de l'avenir.

Je songeai alors à quitter ma chambre. Étais-je encore une fois libre ou prisonnier ? Libre entièrement. J'ouvris la porte, je pris par les cour-sives, je montai l'escalier central. Les panneaux, fermés la veille, étaient ouverts. J'arrivai sur la plate-forme.

Ned Land et Conseil m'y attendaient. Je les interrogeai. Ils ne savaient rien. Endormis d'un sommeil pesant qui ne leur laissait aucun souvenir, ils avaient été très-surpris de se retrouver dans leur cabine.

Quant au *Nautilus*, il nous parut tranquille et mystérieux comme toujours. Il flottait à la surface des flots sous une allure modérée. Rien ne semblait changé à bord.



Albatros, frégates et phaétons (p. 148, col. IV.)

Ned Land, de ses yeux pénétrants, observa la mer. Elle était déserte. Le Canadien ne signala rien de nouveau à l'horizon, ni voile, ni terre. Une brise d'ouest soufflait bruyamment, et de longues lames, échevelées par le vent, imprimaient à l'appareil un très-sensible roulis.

Le *Nautilus*, après avoir renouvelé son air, se maintint à une profondeur moyenne de quinze mètres, de manière à pouvoir revenir promptement à la surface des flots — opération qui, contre l'habitude, fut pratiquée plusieurs fois, pendant cette journée du 19 janvier. Le second montait alors sur la plate-forme, et la phrase accoutumée retentissait à l'intérieur du navire.

Quant au capitaine Nemo, il ne parut pas. Des gens du bord, je ne vis que l'impassible steward, qui me servit avec son exactitude et son mutisme ordinaires.

Vers deux heures, j'étais au salon, occupé à classer mes notes, lorsque le capitaine ouvrit la porte et parut. Je le saluai. Il me rendit un salut presque imperceptible, sans m'adresser la parole. Je me remis à mon travail, espérant qu'il me donnerait peut-être des explications sur les événements qui avaient marqué la nuit précédente. Il n'en fit rien. Je le regardai. Sa figure me parut fatiguée ; ses yeux rougis n'avaient pas été rafraîchis par le sommeil ; sa physionomie exprimait une tristesse profonde, un réel chagrin. Il allait et venait, s'asseyait et se relevait, prenait un livre au hasard, l'abandonnait aussitôt, consultait ses instruments sans prendre ses notes habituelles, et sembloit ne pouvoir tenir un instant en place.

Enfin, il vint vers moi et me dit :

« Etes-vous médecin, monsieur Aronnax ? »

Je m'attendais si peu à cette demande, que je le regardai quelque temps sans répondre.

« Etes-vous médecin ? répéta-t-il. Plusieurs de vos collègues ont fait leurs études de médecine, Gratiolet, Moquin-Tandon et autres.

— En effet, dis-je, je suis docteur et interne des hôpitaux. J'ai pratiqué pendant plusieurs années avant d'entrer au Muséum.

— Bien monsieur.

Ma réponse avait évidemment satisfait le capitaine Nemo. Mais ne sachant où il en voulait venir, j'attendis de nouvelles questions, me réservant de répondre suivant les circonstances.

« Monsieur Aronnax, me dit le capitaine, consentiriez-vous à donner vos soins à l'un de mes hommes ? »

— Vous avez un malade ?

— Oui.

— Je suis prêt à vous suivre.

— Venez.

J'avouerais que mon cœur battait. Je ne sais pourquoi je voyais une certaine connexité entre cette maladie d'un homme de l'équipage et les événements de la veille, et ce mystère me préoccupait au moins autant que le malade.

Le capitaine Nemo me conduisit à l'arrière du *Nautilus*, et me fit entrer dans une cabine située près du poste des matelots.

Là, sur un lit, reposait un homme d'une quarantaine d'années, à figure énergique, vrai type de l'anglo-saxon.

Je me penchai sur lui. Ce n'était pas seulement un malade, c'était un blessé. Sa tête, emmaillottée de linges sanglants, reposait sur un double oreiller. Je détachai ces linges, et le blessé, regardant de ses grands yeux fixes, me laissa faire sans proférer une seule plainte.

La blessure était horrible. Le crâne, fracassé par un instrument contondant, montrait la cervelle à nu, et la substance cérébrale avait subi une attrition profonde. Des caillots sanguins s'étaient formés dans la masse diffuse, qui affectait une couleur lie de vin. Il y avait eu à la fois contusion et commotion du cerveau. La respiration du malade était lente, et quelques mouvements spasmodiques des muscles agitaient sa face. La phlegmasie cérébrale était complète et entraînait la paralysie du sentiment et du mouvement.

Je pris le pouls du blessé. Il était intermittent. Les extrémités du corps se refroidissaient déjà, et je vis que la mort s'approchait, sans qu'il me parut possible de l'enrayer. Après avoir pansé ce malheureux, je rajustai les linges de sa tête, et je me retournai vers le capitaine Nemo.

« D'où vient cette blessure ? lui demandai-je.

— Qu'importe ! répondit évasivement le capitaine. Un choc du *Nautilus* a brisé un des leviers de la machine, qui a frappé cet homme. Mais votre avis sur son état ? »

J'hésitais à me prononcer.

« Vous pouvez parler, me dit le capitaine. Cet homme n'entend pas le français. »

Je regardai une dernière fois le blessé, puis je répondis :

« Cet homme sera mort dans deux heures.

— Rien ne peut le sauver ?

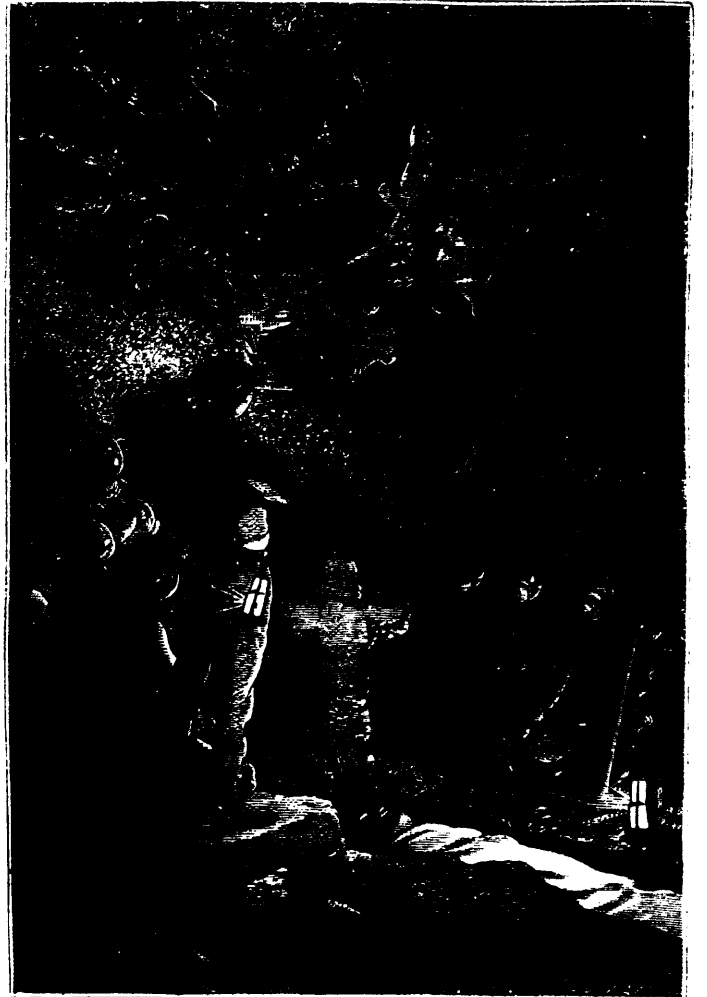
— Rien. »

La main du capitaine Nemo se crispa, et quelques larmes glissèrent de ses yeux, que je ne croyais pas faits pour pleurer.

Pendant quelques instants, j'observai encore ce mourant dont la vie se retirait peu à peu. Sa pâleur s'accroissait encore sous l'éclat électrique qui baignait son lit de mort. Je regardais sa tête intelligente, sillonnée de rides prématurées, que le malheur, la misère peut-être, avaient creusées depuis longtemps. Je cherchais à surprendre le secret de sa vie dans les dernières paroles échappées à ses lèvres !

« Vous pouvez vous retirer, monsieur Aronnax, » me dit le capitaine Nemo.

Je laissai le capitaine dans la cabine du mourant, et je regagnai ma chambre, très-ému de cette scène. Pendant toute la journée, je fus agité de sinistres pressentiments. La nuit, je dormis mal, et, entre mes songes fréquemment interrompus, je crus entendre des soupirs loin-



Tous s'agenouillèrent dans l'attitude de la prière (p. 148, col. II.)

tains et comme une psalmodie funèbre. Était-ce la prière des morts murmurée dans cette langue que je ne savais comprendre ?

Le lendemain matin, je montai sur le pont. Le capitaine Nemo m'y avait précédé. Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi.

« Monsieur le professeur, me dit-il, vous conviendrait-il de faire aujourd'hui une excursion sous-marine ? »

— Avec mes compagnons ? demandai-je.

— Si cela leur plaît.

— Nous sommes à vos ordres, capitaine.

— Veuillez donc aller revêtir vos scaphandres. »

Du mourant ou du mort, il ne fut pas question. Je rejoignis Ned Land et Conseil. Je leur fis connaître la proposition du capitaine Nemo. Conseil s'empressa d'accepter, et, cette fois, le Canadien se montra très-disposé à nous suivre.

Il était huit heures du matin. A huit heures et demie, nous étions vêtus pour cette nouvelle promenade, et munis des deux appareils d'éclairage et de respiration. La double porte fut ouverte, et, accompagnés du capitaine Nemo qui suivait une douzaine d'hommes de l'équipage, nous prenions pied à une profondeur de dix mètres sur le sol ferme où reposait le *Nautilus*.

Une légère pente aboutissait à un fond accidenté, par quinze brasses de profondeur environ. Ce fond différait complètement de celui que j'avais visité pendant ma première excursion sous les eaux de l'océan Pacifique. Ici, point de sable fin, point de prairies sous-marines, nulle forêt pélagienne. Je reconnus immédiatement cette région merveilleuse dont, ce jour-là, le capitaine Nemo nous faisait les honneurs. C'était le royaume du corail.



Les argonautes (p. 149, col. II.)



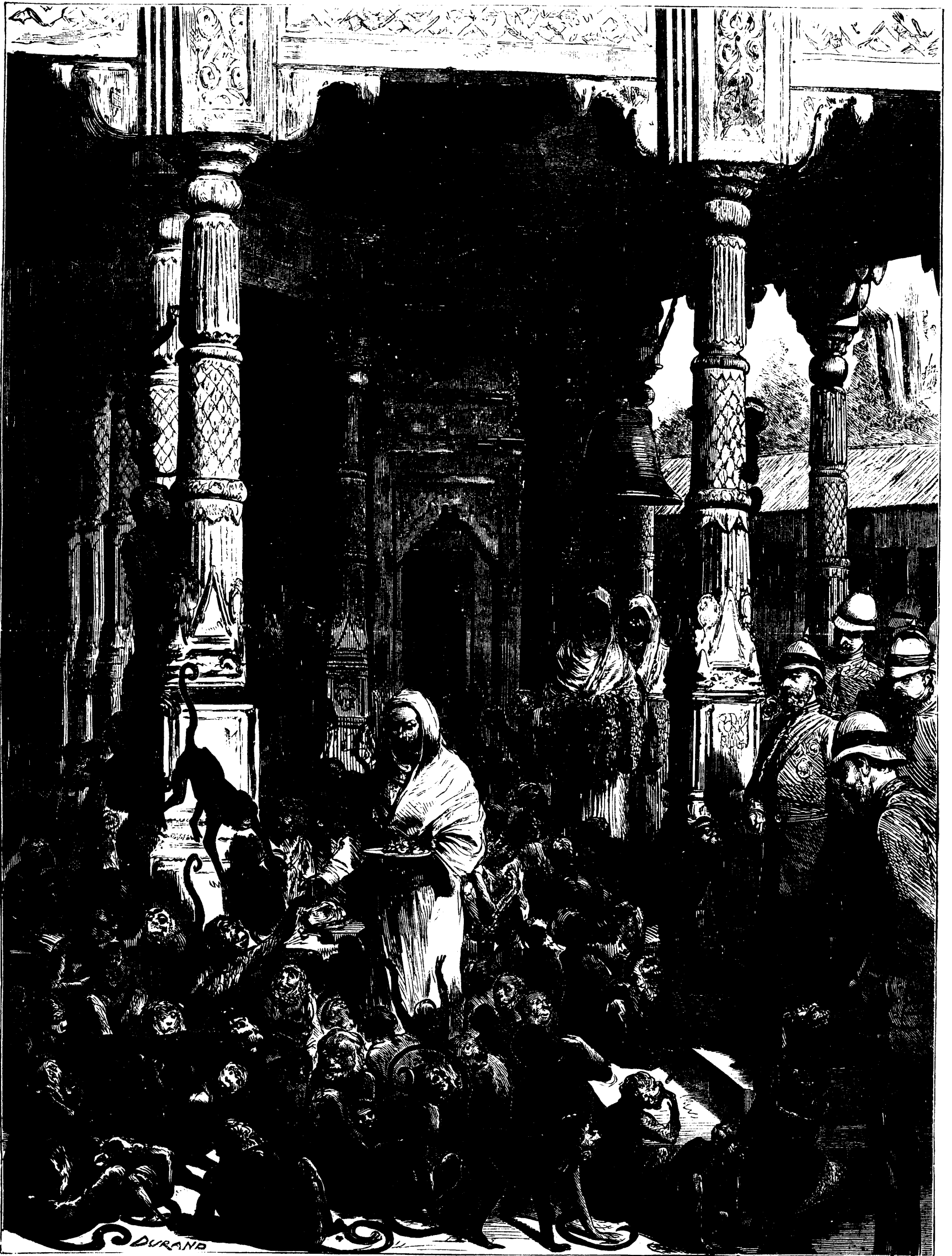












VISITE DU PRINCE DE GALLES AU TEMPLE DES SINGES A BÉNARÈS

EPITRE

A MON AMI, A. GINGRAS, VICAIRE A \*\*\*

(Réponse à l'envoi d'un recueil inédit de ses poésies.) (Impromptu)

Je viens de recevoir le plus gentil volume, Premier né de ta muse, ouvrage de ta plume; Les fleurs de ton esprit, les parfums de ton cœur...

J'aurai bien soin de tes enfants. Oh! dors tranquille. Quant à les corriger, la corvée est facile, Car tu les as dressés, j'en suis sûr, de façon...

En grave tribunal ma muse est érigée. Tu me fais parvenir un enfant corrigé. Et d'avance certain d'un loyal jugement.

Pardon d'avoir autant retardé de t'écrire. Deux lettres sans réponse! ô dieux, qui pourra dire Combien je fus coupable envers une amitié...

J'aurais bien répondu plus tôt à tes épîtres. Mais j'avais à remplir le plus gros des registres. Un vrai monstre en son genre, un vrai léviathan...

Aujourd'hui, cher ami, pour l'égayer un peu, Je l'envoie un instant partager ton ciel bleu. Elle me reviendra bientôt heureuse et gaie.

Je l'attendais de toi cette parole amie Qui berce ma douleur et la cendre endormie De mon père chéri. Je l'attendais de toi!

N'as-tu pas demandé ma couleur politique? J'erre à l'abri des vents sur cette mer antique Où les seules couleurs qu'on voit à l'horizon...

Comme je suis bavard et comme je t'ennuie! Une épître vaut bien un ciel rayé de pluie.

Arthabaskaville, 6 décembre 1875.

LE BRANDON DE DISCORDE OU LE MASSACRE DE LACHINE

CHAPITRE X LE LIS SE FERME

Sur un sofa, dans la chambre de Julie du Châtelet, la jeune Huronne, Isanta, était étendue mourante. Près d'elle était assise sa sœur blanche, pâle et abattue, les yeux gonflés de larmes.

Le jour tombait; les ombres s'allongeaient de plus en plus vers l'est, timides avant-coureurs du crépuscule. Julie du Châtelet était assise, fixant depuis quelques minutes un dernier rayon de soleil qui avait pénétré dans la chambre par une fente de la jalouse, et se jouait au-dessus du lit de la mourante.

Le bruit tira la Huronne du sommeil fiévreux qui s'emparait d'elle pendant des intervalles bien courts, et n'était plus le sommeil réparateur d'autrefois! "Julie, murmura-t-elle à voix basse et d'un ton inquiet, dites-moi, est-il jour?"

—Jusqu'au matin, ma sœur, jusqu'au matin? Non, non, allez vous reposer maintenant: quand le jour paraîtra, je serai avec les miens, avec ceux qui m'aiment.

—Et moi, est-ce que je ne t'aime pas, chère Isanta? —Vous êtes la seule de votre race; j'ai cru qu'un autre m'aimait aussi, mais c'était un songe.

—Silence! Isanta, dit Julie doucement; car elle savait la douleur que ces souvenirs apportaient au cœur de la jeune Huronne. Essaie de dormir, Isanta, et quand tu te réveilleras, je te chanterai la chanson que tu aimes tant: "La fille du Roi."

—La chambre devient sombre, ma Julie. Laissez pénétrer un peu de lumière. Je regarderai encore le ciel du côté de l'Orient et je sentirai sur mon visage la brise du lac.

—C'est étrange, chère Isanta, mais ne chante pas maintenant—après que tu auras dormi. —Ma chère Julie, quelque chose me dit de chanter. Ecoute, c'est la chanson de ma mère.

—Oui, chère Isanta, et ce vent est froid. —Je ne le trouve pas froid; ce sera mon compagnon ce soir. Ecoutez!"

D'une voix faible et douce, le regard animé de reflets étranges, la jeune fille chanta sur un air mollement cadencé, et dans le langage de sa tribu, les paroles dont voici le sens:

En terminant cette dernière strophe, la jeune fille tomba dans les bras de Julie et essaya de dire un dernier mot; mais ses lèvres blanchies ne purent répondre au mouvement de son cœur.

CHAPITRE XI LA SITUATION

Dès que le marquis de Denonville fut parti, les Iroquois, sortant de leurs cachettes dans les forêts, mirent tout à feu et à sang sur la frontière et portèrent la désolation dans toute la colonie. Les tribus des pays des lacs commencèrent à ralentir leur zèle pour les Français.

Harassé par les attaques incessantes des Iroquois et ne pouvant, avec les faibles ressources à sa disposition, protéger un domaine aussi étendu que celui de la Nouvelle-France, le marquis de Denonville s'estima heureux quand les cinq nations vinrent lui proposer une trêve.

rèrent que leurs compatriotes étaient des ennemis généreux et ne profiteraient point des avantages qui leur étaient offerts.

Le marquis de Denonville répondit que le colonel Dongan, gouverneur anglais de New-York, réclamait les Iroquois comme sujets britanniques; et que la France et l'Angleterre étant en paix, les cinq nations ne pouvaient déclarer les hostilités.

Les envoyés répondirent que leur confédération formait un pouvoir indépendant; qu'elle avait toujours repoussé la suprématie française comme la suprématie anglaise; que les Iroquois agiraient envers les deux peuples comme il leur plairait, comme neutres, amis ou ennemis.

Finalement le marquis réussit à conclure une trêve favorable aux Français et à leurs alliés indigènes; c'était un pas vers un traité de paix durable, et les envoyés iroquois retourneraient chez eux pour tâcher d'accomplir cet objet.

Le Rat, après son évocation de Catarqui et de retour à Michilimakinac, chef-lieu de sa tribu, commença à organiser ses menées contre le marquis de Denonville et la colonie en général. Le chef en voulait surtout au gouverneur, à qui il attribuait toutes ses mésaventures.

Mais si vive que fût la haine du Rat pour le marquis de Denonville, il était bien trop prudent pour déclarer ouvertement la guerre. Aucun chef sauvage de cette période ne comprenait mieux que lui les avantages que la civilisation donnait aux Européens dans une guerre.

D'abord, il dépêcha vers les Iroquois des envoyés secrets pour les engager à former une alliance avec la nation huronne; il informait en même temps les Iroquois qu'il resterait, en apparence, l'ami des Français, mais que du moment où ces derniers seraient en guerre avec les Iroquois, il passerait du côté des cinq nations, et, par cette combinaison, toute la colonie européenne du Canada serait bientôt anéantie.

Le Rat était occupé à préparer ce second mouvement, c'est-à-dire une visite au marquis afin de l'induire à déclarer la guerre aux Iroquois pour l'abandonner ensuite, lorsqu'un message du marquis arriva à Michilimakinac et invita le chef à lui faire une visite amicale au Fort Catarqui.

—Des plongeurs sont actuellement occupés à chercher le trésor perdu à bord du Mexico qui a fait naufrage en 1836 près de Rockaway Beach, sur la côte sud de Long Island.

(A continuer)

(1) Allusion à sa lettre. (2) Vieux notaire de la vieille école.

CONSEILS D'HYGIÈNE PRATIQUE

Nous allons aujourd'hui nous occuper rapidement du bain, du bain chaud bien entendu...

On doit prendre le bain à jeun, ou au moins deux heures après le repas, et mieux trois heures, afin que l'on soit certain que la digestion est bien faite.

Quelques précautions sont utiles pour prendre le bain chaud : lorsque l'on s'est assuré que la température de l'eau est convenable, il est bon de plonger d'abord les pieds et les jambes seuls pendant quelques minutes, afin que cette sorte de bain de pieds empêche le sang d'affluer vers la tête.

La durée du bain doit être d'environ une heure ; plus courte, elle est généralement insuffisante ; plus longue, elle détermine de l'affaiblissement, et les personnes d'une constitution délicate ne peuvent même supporter le bain plus d'une demi-heure ou trois-quarts d'heure.

DOCTEUR D.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

BEIGNETS SOUFFLÉS.—Mettez dans une casserole un verre et demi d'eau, les zestes d'un citron, une pincée de sel fin, deux onces de sucre, gros comme un œuf de beurre ; faites bouillir dix minutes, mettez dans une autre casserole quatre cuillerées de farine, faites un trou au milieu, versez-y peu à peu votre préparation et tournez en même temps.

Dès que la farine est bien délayée ne mettez plus d'eau, posez la casserole sur le feu, et continuez de tourner jusqu'à ce que la pâte soit si ferme que vous ne puissiez plus la tourner.

Alors retirez la casserole du feu, mettez un œuf entier, et continuez de tourner ; quand il est bien mêlé ajoutez-en un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que votre pâte soit molle et délicate ; versez-la sur un plat frotté d'huile d'olive, faites chauffer de la friture sur un fourneau.

Quand elle est à son plus haut degré de chaleur sans bouillir, trempez une cuillère à café dans la friture et servez-vous-en pour détacher des morceaux de pâte gros comme des noix que vous faites couler à mesure dans la poêle ; quand il y en a une douzaine, remuez avec le manche d'une cuillère de bois, et lorsqu'ils sont bien gonflés et dorés, retirez-les avec l'écumoire, faites-les égoutter dans la passoire ; faites vos autres beignets, servez-les secs et brûlants, couvrez-les de sucre en poudre.

BEIGNETS DE RIZ.—Mettez dans une casserole plein une tassé à café de riz épluché et lavé, versez dessus une chopine de lait, ajoutez un morceau de cannelle, 4 onces de sucre, faites cuire une bonne heure sans remuer ; ne couvrez pas, le lait tournerait. Lorsqu'il s'épaissit au point de s'attacher, retirez-le, ôtez la cannelle, remuez le riz pour l'écraser, ajoutez une pincée de sel, une cuillerée de farine, trois jaunes d'œufs, tournez sur le feu jusqu'à ce que cela forme une pâte ferme et liée ; si elle est trop dure, remettez un peu de farine, versez-la dans un plat. Lorsqu'elle est froide, détachez-en des morceaux gros comme des noix, roulez-les dans un œuf battu, puis dans la farine, faites-les frire de belle couleur, égouttez-les et poudrez-les de sucre.

CRÊPES.—Mettez dans une terrine trois grandes cuillerées de fleur, faites un trou au milieu, ajoutez deux pincées de sel fin, trois œufs entiers bien frais, une cuillerée d'huile d'olives, une d'eau-de-vie, remuez et versez peu à peu trois verres de lait, que cela forme une bouillie extrêmement claire ; ayez une poêle bien coulante, mettez dedans gros comme une moitié de noix de saindoux frais ; dès qu'il est fondu sur un feu clair, versez au milieu de la poêle une grande cuillerée et demie de votre mélange, penchez adroitement et prestement la poêle, pour que la pâte s'étende également sur toute la largeur du fond, posez sur le feu et secouez de temps en temps pour voir si la crêpe se détache, et lorsqu'elle vous paraît sèche, faites-la sauter pour la retourner ; étant sèche et dorée du second côté, faites-la couler sur un plat et saupoudrez, et après en avoir fait une autre glissez-la sur la première ; trois dans le même plat suffisent.

Le grand amusement est de les faire sauter, c'est à qui sera le plus adroit ; on se moquera des maladresses.

LE JEU DE DAMES

Nos nouveaux abonnés qui s'intéressent au Jeu de Dames devront voir le numéro du 2 décembre dernier pour les explications.

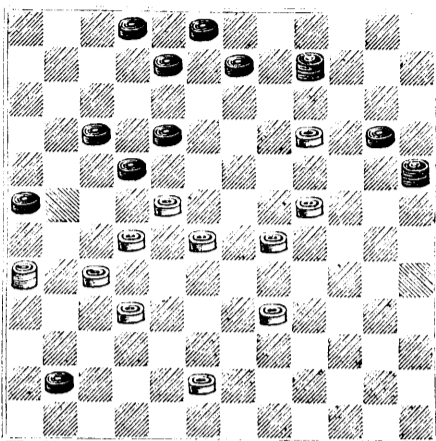
Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, pourront les adresser à M. J. A. Rodier, No. 14, rue Allard, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

Vu la quantité de problèmes que nous recevons pour être publiés, nous en publierons de temps à autres en chiffres comme celui que nous publions aujourd'hui.

PROBLÈME No. 18

PROBLÈME DU CONCOURS Par G. E. Lamer, Montréal NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 15

Table with columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Lists numbers 1-17 for both sides, indicating a win for whites.

Dans le problème No. 17, il s'est glissé une erreur typographique : le pion blanc placé sur la case 30 doit être placé sur la case 35.

PROBLÈME No. 19

PROBLÈME DU CONCOURS Par C. Labelle, Montréal

Placez des pièces noires sur les cases suivantes : 9, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 20, 21, 23, 25, 29, 30, 32, 36, 51, 60.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Large price list table for various commodities including flour (FARINE), grains (GRAINS), vegetables (LÉGUMES), dairy products (LACTÉRIE), poultry (VOLAILLES), game (GIBIERS), meat (VIANDES), and other goods. Includes prices per unit and per 100 lbs.

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE."

Capital - - - - \$6,000,000
Actif Disponible - - - - pres de - \$1,200,000



OFFICIERS:

Président: J. F. SINCENNES.
Gérant Général: ALFRED PERRY.
Assist. Gérant: DAVID L. KIRBY.
Vice-Président: JOHN OSTELL.
Sec. et Trés.: ARTHUR GAGNON.
Gérant de la Marine: CHS. G. FORTIER.

ACTIF EN OR

Table listing gold assets: Bonset autres valeurs et espèces des Etats-Unis, Bons du Havre de Montréal, etc. Totaling \$1,175,237.53.

PASSIF

Toutes Réclamations pendantes pour Pertes, Billets payables, et divers Comptes dus par la Compagnie... \$149,291.59

Assure tous les Risques d'Incendie, ainsi que les Bâtiments voyageant dans les eaux intérieures et leurs Cargaisons, et les Frêres et Cargaisons des Navires à vapeur et à voile Océaniques de première classe.

BUREAU PRINCIPAL: 160 RUE ST. JACQUES, MONTREAL 7-1-45



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés.

- Epurateur du Sang, de Wingate.
Preservatif de Wingate pour Enfants.
Piles Cathartiques de Wingate.
Pilules Nervo-Toniques de Wingate.
Tablettes Dyspeptiques de Wingate.
Trochisques Pulmoniques de Wingate.
Pastilles de Wingate contre les Vers.
Soulage-Douleur de Stanton.
Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.

GLACE! GLACE!! GLACE!!!

POUR LA SAISON DE 1876. D. MORRICE & CIE. Reçoivent maintenant des commandes pour l'approvisionnement d'été, et espèrent qu'ils seront favorisés d'un patronage aussi libéral que durant les dix dernières années.

A LOUER.

DEUX MAISONS DE PREMIÈRE CLASSE dans Abbotsford Terrace, rue Ste. Catherine Ouest, angle de la rue Stanley, en très-bon ordre, à l'épreuve des rats et bien drainée.

A LOUER.

DEUX BUREAUX au premier étage de la bâtisse faisant l'angle des rues Bleury et Craig. Aussi UN ÉTAGE ENTIER de la même bâtisse, convenable pour des bureaux ou une manufacture.

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes es Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique,—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre.

Coutellerie FOURCHETTES ET CUILLERES, HUILLIERS, plaqués à prix réduits. Aussi vendus d'être reçus: CAGES D'oiseaux, CAFETIÈRES FRANÇAISES à alambique et PLUMEAUX FRANÇAIS, chez L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal.

Corniches ROULEAUX ET ANNEAUX, aussi BARRES D'ESCALIERS, la plus grande variété dans les derniers goûts, chez L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal.

LE RANGE ou Fourneau à cuisiner le plus amélioré est Le "NEW ENGLAND"

Ses qualités sont trop nombreuses pour être énumérées, mais on peut facilement se convaincre en en faisant l'inspection. MEILLEUR & Cie., 652, RUE CRAIG, Près de la Rue Bleury. MACHINE A LAYER DE BUNNELL, TORDEUSE ET REPASSEUSES, Machine à peler les pommes, à trancher le pain, les légumes, les viandes, &c. 7-1-16

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée au Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DREBARATS.